

Les histoires d'après-demain : Il n'y a pas de faits sur l'avenir mais plutôt des fictions

Dans l'idée de maintenir une réflexion prospective permanente, il a été proposé aux membres du Conseil de développement de se livrer à l'exercice de la fiction sur la base de quelques principes :

- raconter une histoire d'anticipation avec pour cadre le territoire métropolitain
- privilégier la fiction (personnages, intrigue...) au texte prospectif classique
- se projeter dans l'avenir à 30 ou 40 ans
- laisser libre cours à l'imagination sur des scénarios de toutes natures (optimistes, pessimistes ou... lucides)



Fiction climatique

Par Manoel DIALINAS – 25 août 2014

manoel.dialinas@laposte.net

Nous sommes en 2030. Contrairement aux prévisions du GIEC* et bien que, de 1997 à 2030, l'humanité ait envoyé dans l'atmosphère la moitié de tous les gaz à effet de serre émis depuis le début de l'ère industrielle en 1800, la température de la terre n'a pas augmenté : stable de 1998 à 2018, elle a même très légèrement diminué depuis cette date. Dans la région nantaise on constata l'apparition de quelques plantes et animaux qui "normalement" vivent en moyenne montagne. Aucune année n'a dépassé en termes de chaleur l'année 1998.

La banquise arctique qui devait complètement disparaître en 2000, puis en 2013, n'a pas fondu, elle s'est même étendue. La banquise antarctique augmente régulièrement depuis 1986, alors que sa fonte avait été annoncée dans les années 70. L'accélération de la montée du niveau des mers ne s'est pas produite : après une montée "rapide" (3 mm/an) depuis 1910, il a continué à s'élever plus lentement depuis 2003, 1 mm/an soit 10 fois moins qu'annoncé : Noirmoutier et le marais breton n'ont pas été submergés.

Les étés caniculaires et secs prédits pour l'Europe après la canicule de 2003 furent en fait des étés frais et humides, comme en 2012, 2013 et 2014 par exemple. La côte de Pornic à Bénodet ne devint pas la nouvelle Côte d'Azur comme certains l'avaient annoncé... et espéré.

Les glaciers himalayens qui devaient avoir disparu en 2030 sont toujours là, de même que les glaciers alpins. En 2014, le GIEC disait : "la non régression des glaciers himalayens ne remet pas en cause le réchauffement climatique global". Le grand glacier du Groenland, qui devait fondre totalement et provoquer une élévation brutale du niveau des mers a continué de fondre mais plus lentement. Les scientifiques ont découvert que la neige recouvrant le Groenland est sale en raison des poussières, suie, et pollution des voitures provenant des pays industriels d'Amérique du nord et d'Europe, et que cette neige sale absorbe plus la lumière que la neige propre contribuant ainsi à la fonte des glaciers de cette région. Les activités humaines ont contribué au phénomène observé, mais pas par l'intermédiaire de gaz à effet de serre.

Il avait été annoncé au début des années 2000 que la neige ne tomberait plus en Allemagne en hiver : il a continué et il continue de neiger en Allemagne en hiver, et aussi à Nantes une année sur deux. Les stations de ski pyrénéennes, où vont un grand nombre de nantais, et qui devaient disparaître entre 2020 et 2025 existent toujours en 2030.

Thermomètres contre simulations informatiques

Les thermomètres et les observations ont contredit les simulations du GIEC, il a fallu se rendre à l'évidence : il n'y avait plus de réchauffement climatique depuis un certain temps, et il n'a pas été trouvé de preuve scientifique que les émissions de dioxyde de carbone de l'homme aient été la cause dominante du réchauffement de l'atmosphère de la Terre constaté pendant le 20^e siècle.

De même que l'Humanité a acté que la terre n'était pas le centre de l'univers, elle reconnut que la terre, le système solaire, l'univers sont en perpétuelle évolution, que la température sur terre a changé de multiples fois depuis 4 milliards d'années, qu'elle a connu des phases alternatives de réchauffement et de refroidissement, et qu'elle continuera de monter et descendre. Dans les années 2020, il fallu admettre qu'aucune preuve expérimentale n'avait été apportée que le climat est déterminé par le dioxyde de carbone (CO₂), qu'il soit généré ou non par l'Homme.

Les progrès scientifiques et techniques ont permis de mesurer de petites variations de température que le corps humain ne peut détecter. En 1990, on savait avec certitude et précision, depuis la mise en orbite en 1970 de satellites d'observation, que la température augmentait. Mais on ne savait pas comment la température avait évolué depuis la fin du "petit âge glaciaire" en 1860. Depuis 1997, les mesures indiquaient que la température de la terre n'augmentait plus. Depuis 2010 des scientifiques s'étaient élevés contre la théorie du réchauffement climatique d'origine humaine, mais ils étaient inaudibles quand ils n'étaient pas vilipendés par les médias et associations environnementalistes. Rajendra Pachauri, Président du GIEC, admit en septembre 2013 la non augmentation de la température depuis 1997, mais ajouta aussitôt qu'elle était due "à une variabilité naturelle ne remettant pas en cause le réchauffement climatique".

Entre 2012 et 2020 les tenants de la thèse du réchauffement climatique d'origine humaine multipliaient les annonces alarmistes, répétaient sans cesse que la terre n'avait jamais été aussi chaude (par rapport à quelle époque ?), que le niveau des mers continuait d'augmenter (oui mais cela durait depuis la fin de la dernière glaciation il y a 20000 ans) : c'était négliger l'inertie thermique de l'eau, plus importante que celle de l'air, c'est pourquoi le niveau des mers continue de monter longtemps après que l'air ait cessé de s'échauffer. Pendant ce temps, les émissions de gaz à effet de serre d'origine humaine continuaient d'augmenter, pas la température, et personne ne pouvait dire sérieusement comment elle évoluerait.

A partir de 2012, les membres fondateurs du GIEC ont quitté un à un l'organisation dont les méthodes leur apparaissaient de plus en plus contestables.

Et puis il y eut la grande panne électrique de janvier 2020.

Malgré les incitations aux économies d'énergie, la consommation d'électricité augmentait régulièrement, et en Loire Atlantique plus que la moyenne nationale. Au mieux, les énergies renouvelables compensaient l'augmentation de la consommation, mais elles ne permettaient pas de diminuer la part des énergies fossiles et du nucléaire. Les opérateurs électriques appréhendaient les pointes de consommation des jours les plus froids de l'hiver.

Un temps anticyclonique durant plusieurs semaines entraîna des températures de -10 à -40°C sur l'Europe (sensiblement les températures de février 1956 et janvier 1963), -15°C à Nantes, et un vent nul mettait à l'arrêt les éoliennes offshore dont celles de Guérande et des 2 Iles. Le brouillard rendait inutilisables les panneaux photovoltaïques : les énergies renouvelables n'étaient pas disponibles (sauf l'hydroélectrique) !

La Loire charriait des blocs de glace (jusqu'à 2 m de long) à Nantes et St Nazaire, on pouvait marcher de Sucé à Nantes sur l'Erdre gelée, le port de St Nazaire était gelé. La consommation d'électricité atteignait des sommets un peu partout, la production n'arrivait plus à suivre, puis quelque part en Allemagne des lignes électriques haute tension, non conçues pour un climat très froid, avaient cédé sous le poids de la glace, car réglemmentations et concepteurs étaient dans l'hypothèse du réchauffement climatique. En l'absence de vent et de centrales nucléaires, le réseau électrique allemand s'est effondré comme un château de cartes, entraînant dans sa chute les réseaux suisse et français, également très sollicités. Gros consommateurs mais éloignées des grosses centrales, Bretagne et Pays de la Loire furent les premières régions "coupées", EDF tentant de sécuriser le reste du réseau électrique, mais en vain. Puis ce fut le tour des réseaux électriques du Royaume Uni, de la Belgique, des Pays Bas, du Danemark, de l'Italie de s'effondrer en raison de l'interconnexion entre réseaux, et de l'insuffisance de production d'électricité face à la demande.

Des centaines de personnes bloquées dans les ascenseurs, trains tramways métros à l'arrêt, les PC aussi, pas d'Internet, téléphones mobiles, tablettes et smartphones inutilisables car ne pouvant se recharger, pas de télévision, la société numérique apparut totalement dépendante de l'électricité. Circulation routière bloquée car persuadés du réchauffement climatique, et austérité budgétaire oblige, les Etats n'investissaient plus dans les équipements pour grand froid, de plus le gazole figeant à -10°C les camions et voitures diesels étaient immobilisés. Distributeurs de billets et lecteurs de cartes bancaires en panne, activités industrielles suspendues, plus de victimes que la canicule de 2003.

L'impact sur l'activité industrielle et l'agriculture de la région nantaise fut significatif : des milliers de personnes au chômage partiel pendant plus d'une semaine. Mais ce fut l'industrie allemande qui eut le plus à souffrir de cette coupure prolongée d'électricité.

Peu après, l'ONU avait réduit les crédits du GIEC de 50 %. L'expression "réchauffement climatique d'origine anthropique" disparut peu à peu du vocabulaire, tout comme l'expression "trou d'ozone" trente ans plus tôt, tandis que la température n'augmentait toujours pas.

Effet Boomerang

L'Allemagne, la Belgique et le Japon recommencèrent à construire des centrales nucléaires, tout en accélérant le développement des systèmes de stockage de l'électricité produite par énergies renouvelables intermittentes. Tous les pays se mirent à chercher frénétiquement du gaz de schiste.

L'expression "l'écologie ça suffit" résumait assez bien l'atmosphère générale. Plus personne ne parlait de gaz à effet de serre, ni du GIEC, mais les vrais problèmes restaient et les dégâts dans les opinions publiques furent considérables : le discrédit s'était abattu sur la communauté scientifique, la défiance envers les sciences s'était développée. Peu évoquaient que l'Humanité doit à la science l'augmentation fantastique de l'espérance de vie en 200 ans.

Echaudés, des responsables politiques avaient diminué les crédits affectés à la recherche. De plus en plus de jeunes se sont détournés des études scientifiques. Les opinions publiques accordaient plus d'attention aux charlatans développant des thèses simplistes et non prouvées, qu'aux scientifiques dont les théories sont validées par l'observation, et qui devaient déployer des trésors de persévérance et de pédagogie pour être entendus. Ceux disant que les activités humaines ont un impact sur l'environnement étaient moins crédibles qu'en 2014 : pourtant la pollution d'origine humaine, de l'air, de l'eau, de la terre, la déforestation des zones tropicales, l'épuisement des sols par l'agriculture intensive pouvaient être fatales à la vie sur terre. Depuis 2017, chaque été, des algues bleues et des poissons morts apparaissent en masse sur l'Erdre.

L'aveuglement des tenants du "réchauffement climatique d'origine anthropique" les avait empêchés de voir des dangers plus grands et plus proches, et avait discrédité l'hypothèse de l'impact possible des activités

humaines sur l'environnement. Par exemple la raréfaction de l'eau potable, ou l'épuisement des ressources minérales et fossiles.

Avec la non vérification des prédictions du GIEC, les pays développés ont cessé de faire des économies d'énergie pour diminuer les émissions de gaz à effet de serre. L'exploitation du charbon et du pétrole reprit de plus belle, les nuisances associées aussi : la pollution aux particules fines faisait de nombreuses victimes mais le sujet était devenu tabou. L'isolation thermique des bâtiments était utilisée pour augmenter la température intérieure en hiver au lieu de limiter l'usage des ressources énergétiques, ou limiter les factures énergétiques.

Suite sans fin

Mais en 2025, plusieurs grands gisements de pétrole à faible coût d'exploitation s'épuisèrent. Le prix du baril de pétrole dépassa 300 \$ sur fond de tensions internationales, en France le litre d'essence dépassa 3 €. Certes il reste encore du pétrole en quantité significative, pour plus de 70 ans mais c'était devenu une énergie chère, très chère. La précarité énergétique se développa. Dans la métropole nantaise, l'usage du vélo s'était développé, non pour limiter les émissions de CO₂, mais parce qu'en raison du coût élevé des carburants la voiture était devenue trop chère par rapport au service rendu. Une nouvelle fois, les sociétés modernes apparaissaient complètement dépendantes de l'énergie, mais nations et opinions publiques prenaient conscience que la terre est un Monde fini, dont les ressources sont limitées. D'autant plus que, malgré la mise en oeuvre du recyclage des métaux, certains minerais (ceux accessibles à un coût acceptable) avaient quasi disparu : l'argent métal, l'antimoine, le palladium, l'or, le zinc, l'indium, le plomb. Des matériaux de substitutions furent mis au point mais cela ne se fit pas sans crises industrielles, économiques, licenciements et conflits internationaux.

Depuis le bond en avant du prix du pétrole de 2025, de plus en plus de voitures, camions, et navires fonctionnent avec de l'hydrogène produit par énergies renouvelables, les avions volent maintenant avec des carburants de synthèse produits à partir de microalgues, d'hydrogène et CO₂ (la région nantaise a été pionnière pour ces nouvelles sources d'énergie), mais ces nouvelles technologies ne sont accessibles en 2030 qu'aux pays riches. Leur généralisation à bas coût est espérée seulement pour 2040-2050.

En 2030, des mesures draconiennes, avec contrôle international, sont prises pour repousser l'épuisement des ressources naturelles et éviter des comportements spéculatifs. L'impact des activités humaines sur la Vie en général, sur la Vie humaine en particulier commence à être pris en compte rationnellement et de manière globale. L'eau potable est mieux gérée au niveau mondial. La pollution de l'atmosphère, des eaux, des sols apparaît comme un des problèmes majeurs. Les Etats adoptent progressivement un autre modèle de développement plus "frugal" mais qui n'exclut pas le droit au bien être pour tous.

Mais les échéances restent les échéances, plusieurs ressources naturelles deviendront rares et chères vers 2050-2060 : c'est ainsi qu'il est envisagé, discrètement, d'exploiter deux gisements d'uranium se trouvant en Loire Atlantique pour contenir une montée des prix de l'uranium car l'électricité provient à 50 % du nucléaire en France, en Belgique et au Royaume Uni. Le fer pourrait être en pénurie à partir de 2080, mais il n'est pas question d'aller en chercher au centre de la terre ou sur la lune où il est abondant : coût astronomique ! Les sciences et techniques continueront de trouver des solutions de substitution, mais pourra t-on éviter que ce soit au prix de drames économiques et sociaux comme précédemment ?

Quand au climat, on a trouvé autant de raisons pour qu'il se réchauffe que pour qu'il se refroidisse. Il y a un certain consensus pour penser qu'on ne comprend pas encore tous les paramètres influençant le climat, et que la période de mesure précise de température est trop courte pour en tirer des conclusions fiables.

* *Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat*